



COIFFES DE BRETAGNE

TEXTE DE PIERRE HÉLIAS
PHOTOS JOS LE DOARÉ

Monographies
éditées et illustrées
par
JOS LE DOARÉ

"IMAGES DE BRETAGNE"

Art breton

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy
Renaissance en Bretagne, texte de André Mussat

Légendes

La Mer, texte de Pierre Hélias
De Grève en Cap, texte de Pierre Hélias
Légendes dorées, texte de Y.-P. Castel
Contes Bretons, texte de Pierre Hélias
Contes Bretons, tome II, texte de Pierre Hélias
Légende de l'Argoat, texte de Bernard de Parades

Traditions

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy
Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias
Coiffes de Bretagne, texte de Pierre Hélias
Costumes Bretons, texte de Pierre Hélias (en réédition)
La Maison Bretonne, texte de Stany Gauthier
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades

Histoire et géographie

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot
Ports de pêche, texte de André Guicher

Sites et monuments

La Pointe du Raz, texte de Henri Quénéflec
Côte de Granit Rose, texte de Pierre Guéguen
Côte d'Émeraude, texte de Florian Le Roy
Presqu'île de Crozon, texte de G.-G. Toudouze
Presqu'île de Guérande, texte de Bernard de Parades
Belle-Ile-en-Mer, texte de Marguerite Daligaut
Quiberon-Carnac, texte de M. de Galzain
Quimper et l'Odéon, texte de Pierre Hélias
Vannes et son Golfe, texte de Claude Dervenn

Le Mont Saint-Michel, texte de A.-P. Bastien
Château de Fougères, texte de Georges Renault
Locronan, texte de Bernard de Parades

TEXTE DE PIERRE HÉLIAS

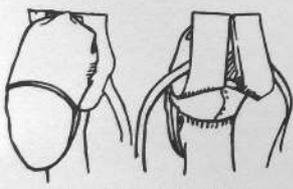
COIFFES DE BRETAGNE

PHOTOGRAPHIES
DE
JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Finistère)

A MOINS d'une heureuse surprise, la fin du vingtième siècle figera définitivement les coiffes bretonnes dans la froideur immobile des musées. Certes, le voyageur qui aborde la Bretagne pour la première fois s'émerveille de rencontrer encore tant de paysannes et de citadines porteuses de cet « ajustement de tête » dont la plupart des formes lui sont inconnues. Il ne se lasse pas d'admirer ces fragiles architectures de dentelles amidonnées qui confèrent à la femme bretonne une élégance de valeur éternelle et une dignité toute proche de la noblesse. Mais il a l'impression, hélas, d'assister au crépuscule d'une civilisation rurale quand il s'avise bientôt que presque tous les visages encadrés par l'éclatante blancheur des coiffes sont griffés de vieillesse ou du moins touchés de maturité. De fait, une brillante époque de la vie bretonne, toute épanouie qu'elle soit en flamboyances tardives, s'achève lentement, dans la mélancolie et les regrets stériles des amoureux du passé.

Est-ce à dire qu'il faille totalement exclure l'éventualité d'une renaissance ? Non pas, tant qu'il nous reste sous les yeux des modèles de « haute coiffure » encore frémissants d'une vie quotidienne et dont certains poursuivent leur évolution au moment où nous écrivons. Mais à peine les patientes recherches des ethnographes ont-elles pu déterminer, avec quelque précision, les facteurs psychologiques, économiques et sociaux qui ont présidé, jadis et naguère, à la naissance et à la diversification de nos coiffes que des facteurs de même ordre vont déjà précipitant leur déclin. Il est temps de jouir d'une apparence de la beauté profondément significative, d'autant plus émouvante qu'elle est plus menacée, d'autant plus précieuse que nous risquons de la perdre sans aucune compensation possible.



Coiffe de Plougastel-Daoulas

I. LA « PLOUGASTELLEN ». — Ne vous laissez pas prendre à la simplicité de cette coiffe. Elle apparaît ainsi par l'effet d'un pliage savant et délicat. Ce que vous voyez n'est, d'ailleurs, que la coiffe proprement dite, très importante quand elle est étalée avant le montage. Elle est posée sur deux sous-coiffes reposant elles-mêmes sur une chevelure préalablement enturbannée. La Plougastellen est d'une rare distinction et d'une rigueur absolue. Les cheveux très tirés excluent toute fantaisie et l'ensemble produit un effet de netteté qui confinerait à la froideur si l'on n'était davantage sensible à son élégance.

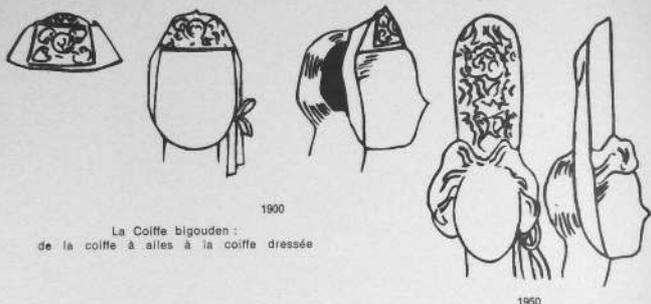


TOUTE l'histoire de la coiffure féminine se résume dans une lutte entre le désir de séduction de l'Eve éternelle, cet instinct profond qui la porte à s'enorgueillir de son visage, de sa chevelure, de sa peau, et les forces qui lui commandent la pudeur et la protection de sa tête. « Il serait plus facile de compter les abeilles de l'Hybla et les glands d'un chêne touffu que les mille espèces de coiffure des femmes », ironise le poète Ovide. Entendez qu'il s'agissait des bijoux, peignes, fibules et cosmétiques destinés à mettre en valeur les cheveux et non point de ce qui devait servir à les voiler. Le voile, qui est déjà une coiffe, a toujours été et demeure toujours l'emblème de la réserve pudique, du respect religieux et du deuil. Quand le vieux Tertullien, Docteur de l'Eglise (*De Cultu Feminarum*), tonne contre la coquetterie, il n'ignore pas qu'une tête de femme, découverte et parée, est une arme efficace du Tentateur. Voilà, d'abord, ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut parler des coiffes.

Il serait, d'ailleurs, parfaitement illusoire de remonter aux origines d'une évolution aussi capricieuse et complexe que celle d'un phénomène de mode. Mais, si l'on regarde les coiffes bretonnes avec quelque attention, on ne tarde pas à identifier en elles quatre éléments qui se retrouvent, presque intacts, dans la coiffe des Sœurs Grises et dans la *jubilinen* des Iliennes de Sein, comme ils se reconnaissent aussi dans les coiffes d'autres provinces et même dans certains couvre-chefs masculins. Ce sont les éléments mêmes qui apparaissent avec le plus de netteté dans une ancienne *capeline* très portée au cours du Moyen Age et dont nous savons qu'à telle époque, sous Louis VII par exemple, les hommes s'accommodèrent aussi bien que les femmes. Elle se composait essentiellement d'un *bandeau* en avancée sur le visage et prolongé par des *barbes* qui retombaient sur la poitrine, d'un *fond* à office de bonnet pour ramasser les cheveux et d'un *bavolet* couvrant la nuque et une partie des épaules. Son rôle était double : de toute évidence elle servait d'abord, de protection contre le soleil et la

II. LA « JUBILINEN ». — La coiffe de l'île de Sein nous offre un type qui est resté très près de la capeline originelle. La visagère ne laisse échapper que peu de cheveux, l'ample bavolet couvre la nuque et les épaules, les larges barbes sont épinglées sur le haut de la tête. La coiffe est en tissu noir, ce qui a donné lieu à bien des développements romantiques sur le deuil éternel des Iliennes. Il serait plus juste d'expliquer la « jubilinen » par l'isolement, des conditions de vie particulières et l'attachement aux traditions. Une coiffe semblable se porte encore sur la « grande terre », dans le cap Sizun.



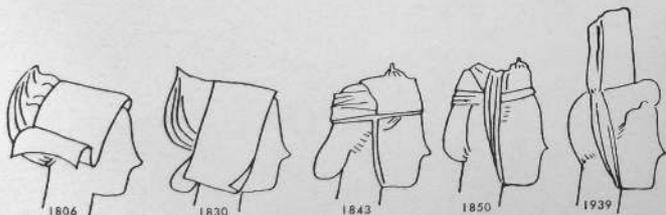


1900
La Coiffe bigouden :
de la coiffe à ailes à la coiffe dressée

1950

pluie, le froid et le vent ; mais on lui demandait aussi de préserver la pudeur féminine, de dérober aux regards les cheveux et la peau, ces « allumettes du diable ». Elle était un attribut et un garant de modestie. Or, à mesure que les femmes s'émancipèrent, le bandeau recula sur la tête, libérant des mèches et des boucles de plus en plus visibles et arrangées

III. GIZ BIGOUDEN. — Voici la coiffe du pays « bigouden » (cantons de Pont-l'Abbé et Plogastel-Saint-Germain). C'est l'une de celles qui se portent le plus et quotidiennement. Partie de l'horizontale, elle atteint maintenant 32 cm à la verticale. Elle se compose d'une gouttière de dentelle fermée à sa partie supérieure et établie, à l'aide d'un peigne courbe et d'un velours, sur les cheveux relevés par-dessus un bonnet (koef bleo) ; d'une pièce de dentelle en trapèze qui la ferme à l'arrière (an daleden) ; enfin de deux rubans de dentelle très larges qui viennent se nouer sous l'oreille gauche. Le tout vaut environ dix mille francs, les rubans comptant pour près de la moitié. A Pouldreuzic, elle porte le sobriquet de « pikè » (qu'elle est pointue !). Elle étonne dans un pays où règne le vent. Les élégantes la portent légèrement penchée en avant.



ÉVOLUTION DE LA COIFFE DE PONT-L'ABBÉ



avec un art séducteur. Une chanson bretonne en pénètre la raison. « Les coiffes d'aujourd'hui, dit-elle, se portent au sommet de la tête pour montrer aux jeunes hommes que l'on a des cheveux blonds :

« Ar c'hoefou, vel breman, lakèt war gern ar penn
« Da ziskouez d'ar baotred ez eus bleo melen. »

Les barbes s'allégèrent, dénudant la gorge, et finirent par se relever en coques, ce qui avait pour premier avantage de mettre les femmes à l'aise dans les travaux domestiques. Le bavolet disparut, pour la plus grande gloire du cou dont la délicatesse fut mise en valeur par d'hypocrites et aguichantes collerettes. Les prédicateurs, en Bretagne, eurent beau se livrer en chaire à d'éloquents vitupérations, la coiffe finit par oublier son rôle de protection pour ne plus être qu'un ornement, un orgueil, une coquetterie. De fines lingeries, des dentelles frémissantes couronnèrent les têtes, plus ajourées, plus aériennes d'une génération à l'autre. L'éternel féminin avait gagné et, avec lui, l'accessoire, comme souvent, a vaincu l'essentiel. On ne sait trop, en la matière, si l'on doit en gémir ou s'en féliciter.

On a pu avancer que la capeline, coiffure quotidienne, utilitaire et quasi universelle, avait donné naissance à la foule des coiffes, mais que les plus prestigieuses devaient leur origine au *hennin* démesuré du quatorzième siècle, coiffure de fête et de grande aristocratie. C'est possible. Cependant le *hennin*, à supposer qu'il ne soit pas une interprétation exacerbée de la capeline, ne saurait constituer qu'une exubérante et audacieuse exception dont la capeline demeure la règle, pour la raison bien simple que les quatre éléments dont nous venons de parler répondent à ce que l'on pouvait, à l'origine, demander à la coiffe.

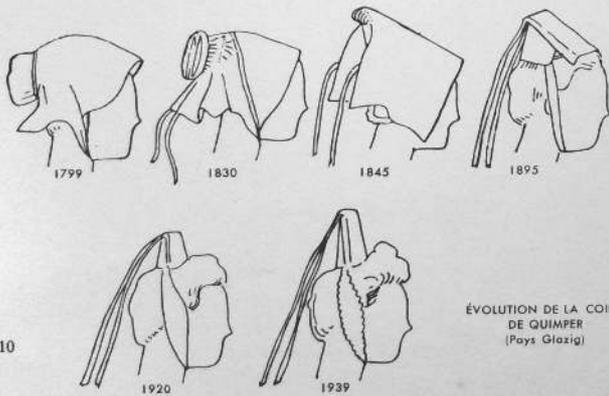
Apparemment, ce sont donc les avatars de la capeline que nous offrent simultanément les nombreuses coiffes bretonnes d'aujourd'hui, même celles qui évoquent de plus près le *hennin*. Les quatre pièces figurent, immuables,

IV. GIZ KERITY. — Le port de Kerity, enclavé en pays bigouden, a conservé, d'une ancienne splendeur, une coiffe d'artisanne dont on a pu avancer qu'elle venait de Pont-Croix. Quelle que soit son origine, cette coiffe, connue sous les appellations assez obscures, de « poch-fleg » (?) ou « poch-dour » (sac à eau), possède un charme curieux, avec son appendice arrière qui évoque un engin de pêche et le double papillon qui la couronne. Signalons que les artisanes avaient la réputation d'aimer les fins matériaux. Ce sont elles qui furent pour beaucoup dans la vogue de la dentelle. Une collerette, toute discrète qu'elle soit, répond à la coiffe.



dans les familles de *capots*, si largement représentées dans le Morbihan, et qui demeurent fidèles à leur rôle initial de vêtement protecteur, tandis qu'à voir palpiter des frissons arachnéens sur certaines chevelures cornouaillaises, on peut craindre, avec Charles Chassé, que ces élégants prétextes ne finissent par s'évanouir dans l'atmosphère. Entre ces deux extrêmes, fleurissent des dizaines de formes dont la diversité provient uniquement de divers traitements que chaque terroir a fait subir à chacun des éléments de la capeline. Les barbes subsistent toujours, certaines portées à des dimensions de voilures, d'autres rétrécies et atrophiées, tantôt pendantes en mentonnières, tantôt relevées et retenues par nœuds ou épingles sur le haut de la tête ou vers la nuque (*chinkellou, pastellou, lostou, tronsou*, etc.). Le fond, partie essentielle,

V. GIZ KEMPER. — Cette jeune fille du Porzay porte la nouvelle « *borledén* » en honneur à Quimper. Cette coiffe, qui ne diffère pas de la « *bigouden* » autant qu'on le croit (l'étape de transition pourrait se voir dans la coiffe de Guiler-sur-Goyen), s'était dangereusement réduite, il y a quelques années. Une reprise de volume l'a relancée avec un succès qui ne s'est pas démenti. De nouveau, une légère collerette à fronces lui apporte un heureux complément. Elle nourrit des variantes. Elle vit, enfin. Mais il faudra qu'elle étudie bien ses proportions futures si elle veut conserver cet équilibre qui lui permet de s'accorder, sans trop de mal, avec deux formules de collerettes.



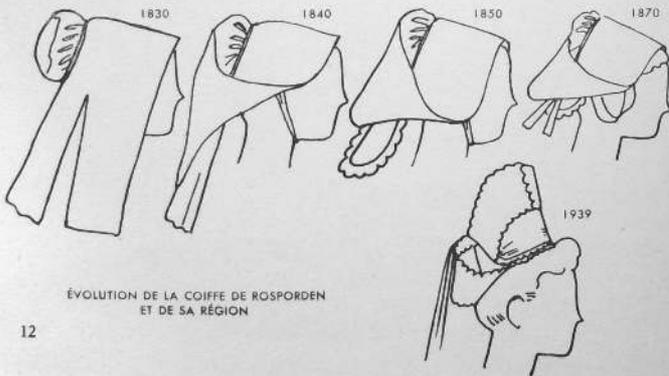
ÉVOLUTION DE LA COIFFE
DE QUIMPER
(Pays Glazig)



puisqu'il doit contenir les cheveux et fixer l'ensemble, s'écarte quelquefois très loin de la tête, s'amollit, se relâche, ou s'érige superbement, quelquefois renforcé de carton, d'une plaque d'étain, de fil de fer, à moins qu'il ne serre étroitement le chignon ou ne s'y applique en simple rond de dentelle brodée à quoi se réduisent certaines coiffes de tous les jours (*paket, poch, koej bihan*, etc.). Le bandeau ou visagière (*ar visachen*), lorsqu'il ne s'est pas maintenu intégralement, a été plus souvent et plus largement sacrifié

VI. GIZ FOEN. — La coiffe ci-contre, improprement appelée « la guise de Fouesnant », fleurit entre l'Odet et la Laita. Il vaut mieux parler de famille de coiffes car il y a des différences notables dans la façon de s'ajuster quand on passe d'une paroisse à l'autre. La « giz Foën », célèbre parce que flatteuse et seyante, est l'une des plus complexes. Outre la coiffe proprement dite, qui est en plusieurs pièces, elle comporte un gorgerin de dentelle et une collerette plissée de grandes dimensions dont les godrons s'obtiennent par un repassage savant à l'aide de trois centaines de « pailles » spéciales qui sont des graminées (fétuques) à tige ronde, sans nœud ni ramification, que l'on cueille dans la lande (cf. photo couverture dos). Jeu de patience, mais quel résultat !

Le modèle reproduit, très moderne, est en dentelle mécanique, avec un motif ornemental emprunté à la broderie « bigouden ».



ÉVOLUTION DE LA COIFFE DE ROSPORDEN ET DE SA RÉGION



jusqu'à n'être plus qu'un liseré. Quant au bavolet, qui s'est conservé dans les capots, il est parfois difficile d'en retrouver la trace, si trace il y a. Mais il y a quelques raisons d'admettre que, dans certains cas, il s'est simplement détaché de la coiffe pour devenir collerette. Est-il besoin de préciser que ces variations sur un quadruple thème sont profondément révélatrices, non seulement des particularismes locaux et des conditions de vie de chaque terroir, mais aussi des normes générales de la civilisation du monde dont la toilette des femmes est un thermomètre infallible !

Du fait que les coiffes sont aujourd'hui portées presque exclusivement par des paysannes, il ne faudrait pas conclure qu'elles furent toujours un signe de paysannerie. Un coup d'œil sur un livre d'histoire nous les montre sommant, avec quelle grâce, les têtes de nos reines et de nos dames du temps jadis. Du Moyen Age à la Révolution, les enluminures des manuscrits, le ciseau des sculpteurs, le crayon ou le pinceau des peintres témoignent hautement que la coiffe avait la faveur des grands. Par un phénomène très normal et que nous pouvons encore observer de nos jours, la bourgeoisie désira rivaliser, dans la mesure de ses moyens, avec le haut parage, et la femme du peuple, à son tour, voulut se rapprocher de la bourgeoisie. Ainsi la coiffe devint-elle, pour les femmes, le signe d'une élévation, d'une ascension de telle ou telle classe, signe illusoire d'ailleurs. Un évêque de Quimper et de Léon, exhortant ses Bretons à rester fidèles aux costumes traditionnels, ne manquait pas de leur dire que ceux-ci étaient, en réalité, les vêtements de leurs seigneurs et les coiffes de leurs dames. Le voyageur sensible qui parcourt nos campagnes éprouve l'impression curieuse d'y voir vivre parfois des portraits de Clouet, des reines de Médicis, des figures de La Tour et d'Abraham Bosse. Il y retrouve aussi les paysannes de Le Nain.

VII. GIZ KASTELLIN. — La « guise de Châteaulin » s'est beaucoup amenuisée depuis le début du siècle. Aujourd'hui on y reconnaît encore un fond léger (déon) et des brides (baskou) relevées selon un dessin qui rappellerait un 8 couché si une paille, glissée sous la dentelle, ne rendait rectiligne la partie qui repose sur la tête. La coiffe s'orne, pour les cérémonies, d'une cocarde garnie de duvet de cygne. Ce duvet, ou un « parterre de fleurs » artificielles, enrichit également cette pièce, distincte du tablier, qui recouvre la poitrine et se nomme le « croisé ». Vestige d'un temps baroque où les paillettes, les chenilles, les perles de verre, les petits miroirs utilisés pour les costumes en vahissaient les coiffes, les bonnets et les rubans.



A VRAI dire, avant la Révolution, les efforts des bourgeoises et des paysannes pour rivaliser avec les dames sur le chapitre de la coiffure sont considérablement freinés par ces mêmes lois somptuaires qui interdisent l'emploi de certaines étoffes pour les vêtements des basses classes. Il s'ensuit une sorte d'uniformité, un manque de fantaisie et d'originalité dans les costumes et les coiffes des provinces. La suppression de ces lois demeure l'acte de naissance officiel des modes provinciales.

Celles-ci furent-elles, comme quelques-uns l'ont cru, une protestation contre l'abandon de la division en province ?

En ce qui concerne les coiffes ainsi libérées, elles commencent, selon le mot de R.-Y. Creston, une « fragmentation », d'abord lente, puis de plus en plus rapide dès que l'industrie naissante, vers le milieu du dix-neuvième siècle, se trouve en mesure de fournir, à profusion et pour des prix relativement modiques, broderies, rubans et dentelles à la mécanique. La toile écrue est abandonnée au profit du linon, du tulle, de la mousseline, de la gaze et surtout de la triomphante dentelle. La diversité de la matière première permet de nouvelles combinaisons qui traduisent, avec éloquence, l'enrichissement d'une partie du monde paysan, particulièrement en Bretagne.

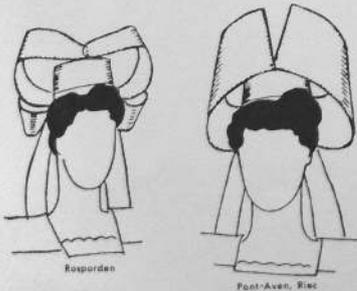
D'autres facteurs, et non moins importants, président à la fragmentation des coiffes durant les cent dernières années, et en premier lieu la géographie. Quand on aborde la Bretagne par l'est, au fur et à mesure que l'on approche du Finistère, réduit limite de l'ancien monde, on est frappé de voir s'accroître la diversité et la densité des coiffes. Cette constatation ne doit point surprendre. Plus on s'éloigne de Paris et des grandes villes, dont l'influence sur les modes paysannes n'est jamais négligeable, plus on arrive dans une contrée morcelée où une chaîne de collines, un ruisseau de quelque importance, un bois de quelque étendue

VIII. GIZ KASTELNEVEZ. — Une variante de « korleden », appelée « bardou-peisan » ou « dardoupez » (Château-neuf-du-Faou). La coiffe elle-même est très simple : un bonnet de filet sur un chignon arrière. Mais pour les cérémonies qui nécessitent le « grand état », on y adjoint deux cercles de dentelle, l'un qui auréole la coiffe, l'autre, plus large, qui descend sur le dos. Une paille spéciale les maintient. L'effet est original et ne manque pas de saveur. Noter le ruban de cou en rappel du cercle inférieur, le cœur d'argent tenu par une ganse noire et l'« épingle de pardon » (spilhem pardon), remise à la mode depuis peu de temps, et qui fut l'un des modestes bijoux les plus prisés des jeunes filles, peut-être le plus chargé de signification tendre. Cette épingle était importée de Bohême.



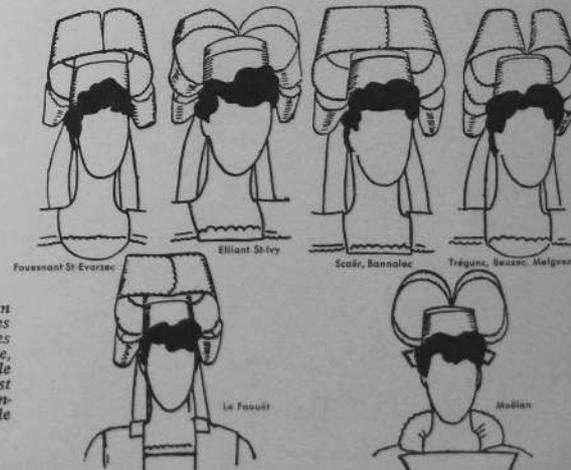
ont longtemps constitué un obstacle traditionnellement infranchissable et délimité les terroirs, et plus les aires des coiffes sont restreintes, les différences s'affirment. Les coiffes les plus riches et les plus variées se trouvent en Cornouaille. Ce sont aussi celles qui résistent le mieux.

Là-dessus, interviennent des facteurs psychologiques dont le plus déterminant est la rivalité, point disparue de nos jours, entre les groupes humains isolés et opposés par le cloisonnement géographique. Cette rivalité, à laquelle nous sommes en partie redevables des ensembles architecturaux de Guimiliau et de Saint-Thégonnec, nourrit une émulation inlassable. Chaque groupe, pour maintenir son prestige et sa marque, tient à posséder sa coiffe à lui, ne soit-elle distincte de celle du voisin que par une inclinaison différente de la cornette, par une façon particulière d'épingler les barbes. La coiffe est la carte d'identité de la Bretonne, bien plus que le reste du costume. La quitter pour une autre, ce serait trahir, même si on est passé, par mariage, du groupe *glazik* au groupe *bigouden*. Ce serait proprement se « déguiser », encourir la réprobation des uns et des autres, se mettre hors la loi. Cette originalité voulue s'entretient par des quolibets réciproques et par les noms satiriques que l'on affecte aux coiffes voisines. Si, vers 1900, celle de Pontivy s'appelle « les oreilles de cochon », c'est par une malice des femmes de Baud. De même la « mesure de mil » et la « brouette » de Guéméné, la « raie » de Baud, la « queue de homard » de Morlaix, la « boîte à laver » de Lamballe, la « penn-sardin » de Douarnenez, la « piké » de Pouldreuzic doivent leur appellation à l'esprit sarcastique des terroirs limitrophes. Ce n'est pas à leur vrai nom. Mais chacun s'entête dans la forme qu'il a choisie, ne



Le groupe de coiffes de la région de Rosporden comprend 33 communes. Mais il existe des variantes suivant les communes. Dans tous les cas, la mode féminine de cette région est caractérisée, d'une part, par la coiffe à rubans à l'architecture compliquée et, d'autre part, par la collerette tuyautée et largement évasée.

A Elliant, Saint-Yvi et Rosporden, les ailes étaient, jusqu'à ces dernières années, moins plaquées contre la coiffe qu'à Trégunc, Beuzec-Conq et Melgven.



La coiffe de Moëlan rappelle, avec les deux ailes tronquées de sa petite coiffe, les éléments de celle de Lorient qui est portée par la commune voisine de Clohars-Carnoët.

la quitterait « ni pour or ni pour argent », l'exagère encore par défi, pour proclamer « sa guise », un mot que le breton emprunte au français (*Giz Foën, Giz Kastellin*) et qui vaut bien plus que « mode » parce qu'il veut dire à la fois coutume et fantaisie. Ce qui achève de prouver l'importance de la coiffe, c'est que son nom désigne souvent le terroir où elle règne. Pour qu'elle perde du terrain au profit d'une autre ou pour qu'elle se laisse gagner par elle, il ne suffit pas toujours que cette autre soit moins chère, plus commode, plus facile à repasser, plus flatteuse à porter ; il faut encore qu'il se soit produit un rapprochement en profondeur entre les deux pays ».

Car le caractère des coiffes et leur évolution sont fortement tributaires de la mentalité de chaque « pays », de son âme, pour désigner du mot le plus vague ce qui défie l'analyse. Il faudrait écrire des volumes avant de mettre ce point en évidence claire. On ne saurait douter, cependant, que les coiffes léonardes ont été ralenties et dirigées dans leurs variations par l'esprit religieux des femmes, d'autant plus que la sévérité habituelle de leur mise fait place à des splendeurs de lingerie somptueuses, mais hiératiques, quand il s'agit de grandes cérémonies du culte, comme le pardon du Folgoët. Au contraire, les Cornouaillaises du sud, à l'esprit volontiers frondeur,



aiment l'indépendance et le changement. Ce côté de leur nature se révèle dans leurs coiffes dont les modes sont très mouvantes. Il y a des coiffes graves et d'autres qui sont gaies, provocantes même. Leurs élégances vont de la discrétion un peu compassée à l'audace légèrement tapageuse. « Laisse-moi regarder ta coiffe, je te dirai qui tu es ! ».

Dans ce phénomène de fragmentation des coiffes bretonnes, nous n'aurons garde d'oublier l'influence, souvent prépondérante, des « pennherezed », ces riches héritières paysannes qui lancent les nouvelles modes dans leur paroisse. Leur situation en fait les arbitres des élégances. Toujours à l'affût des nouvelles dentelles, des rubans, des cocardes, touchées d'ailleurs par les modes parisiennes, par les dessins des tissus rapportés du vaste monde dans les coffres des marins bretons, elles ne cessent d'augmenter la finesse et le volume de leurs coiffes, d'en modifier l'inclinaison, au grand émoi des vieilles femmes qui crient au « dévergondage », oubliant qu'elles-mêmes, dans leur jeunesse, se faisaient traiter de « dévergondées » par leurs propres mères pour avoir fait bouffer leurs cheveux en « tirant frisette ». Il faut rappeler, surtout, que tous les terroirs possèdent plusieurs coiffes, sans compter celle d'artisanne, intermédiaire entre ville et campagne, qui se porte en bien des endroits. A Baud, coexistent, au moins, la « kornek » et le « capot », ce dernier comportant plusieurs variantes. Il y a la coiffe de grande cérémonie (*koef bras*), la coiffe des dimanches (*koef-sul*), la coiffe de tous les jours (*koef-pemdez*) qui ne se confond pas toujours avec la coiffe de travail (*koef ar mêt*), laquelle n'est souvent que le fond de la grande coiffe. Il y a la série des coiffes de deuil (*koef-kanv*). Celles-ci se reconnaissent soit à leur simplicité qui exclut la broderie et les dentelles à jours, soit à ses dimensions réduites, soit à ses barbes tombantes, soit à la couleur jaune. A Riec-sur-Belon on

*IX. LA CORNETTE. — Portée par des jeunes filles de Kerlouan et associée au shall introduit au dix-huitième siècle par la Compagnie des Indes, voici la cornette, qui rappelle le hennin du XIV^e siècle. Charles Chassé voit dans cette association un charme inattendu. La cornette, que l'on retrouve dans bien des « pays » de Bretagne, sert exclusivement de coiffe de fête. C'est une large pièce de dentelle à pans relevés et épinglés. On peut la poser directement sur les cheveux en chignon ou l'ajuster à un fond de coiffe (*koef-bihan*). On reconnaît les différents terroirs porteurs de cornette à l'inclinaison de celle-ci. A Poullaouen, elle est haute, laissant voir le fond de coiffe par derrière ; A Carhaix, elle est tombante. Les connaisseurs ne s'y trompent pas.*

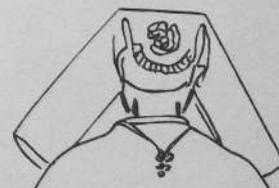


distingue encore le grand deuil (*koef-koton*) et le demi-deuil (*koef-pleñ*). Quelquefois, la coiffe de deuil n'est autre que celle de la génération précédente. A noter que plus la coiffe comprend de pièces et plus elle permet de combinaisons selon qu'on la porte toute entière ou qu'on la réduit plus ou moins pour la commodité ou la circonstance. Ainsi, non seulement les coiffes diffèrent d'un pays à l'autre, mais chaque pays en possède plusieurs qui sont précisément adaptées à des usages particuliers... Saint-Pol Roux avait bien raison de nommer la Bretagne « l'Ancienne à la Coiffe Innombrable ».

IL semble que les coiffes bretonnes aient connu leur plein épanouissement entre 1850 et 1914. Jusqu'en 1930, elles se maintiennent, vaillent que vaillent, puis elles entrent en désaffection. La dernière guerre leur a porté un coup de plus. Il est facile de prévoir qu'elles ne résisteront pas aux impératifs de la vie moderne et qu'elles ne pourront survivre que de peu au naufrage de tout ce qu'elles représentent. Leur intempestivité les condamne.

Quelques-unes se perdent par leur exubérance même et des dimensions qui ne conviennent plus à notre époque. C'est le cas de la « guise de Fouesnant », dont les larges collerettes ne s'introduisent que difficilement dans les cars et les voitures d'aujourd'hui, où elles risquent la cassure et l'écrasement. C'est avec le char à banc qu'elles s'accordent le mieux. Elles évoquent certaine fraise du temps d'Henri IV qui s'exagéra tellement qu'il fallut inventer des cuillères spéciales à long manche pour permettre à la personne de manger sans gêner ses habits. Il en est de même pour les trente-deux centimètres de la « bigouden » qui font crier « chapeau » dans les cinémas et

X. PLOUNEOUR-TREZ. — Une des coiffes les plus exceptionnelles de Bretagne, autant par sa silhouette que par la rareté de ses apparitions, est celle que portent les filles de Plouneour-Trez aux grandes cérémonies. On peut la voir au pardon du Folgoët, avec le prestigieux « habit de damas », figé dans la tradition. Elle pourrait être une somptueuse cornette si elle daignait se déployer et relever ses pans. Mais sa destination particulière et sa valeur propre s'y opposent. Elle garde — et c'est tant mieux — la pudeur du voile et une sorte de majesté qui la désigne pour la pompe des processions religieuses où l'on promène les grandes bannières et les images de Sainte Anne et de Madame Marie (Itron Varia).



Coiffe de cérémonie du pays pagan



obligent leurs élégantes porteuses à voyager cou tordu dans les tractions avant. Il faut trop de temps pour mettre une coiffe. A proprement parler, on doit la refaire à chaque fois, puisqu'elle est en plusieurs morceaux, alors qu'un chapeau se met d'un seul geste et qu'il est encore plus facile d'aller tête nue. Notre temps, hélas, est hors de prix. Il y a vingt ans, quand la mode des bains de mer se mit à sévir jusque dans les campagnes, nous avons vu entrer précautionneusement dans l'eau des naïades en maillot et portant coiffe, poussées par le désir de faire comme tout le monde, retenues par l'appréhension de mouiller les précieuses dentelles de leur front qui flottaient sur les vagues comme des oiseaux de mer d'une espèce inconnue. Cela ne pouvait pas durer. Ce fut la coiffe qui tomba, et les cheveux avec elle puisque l'époque les voulait courts. D'ailleurs, son prix est trop élevé. Il faut parfois y mettre de cinq à dix mille francs. Elle nécessite de fréquents repassages dont certains sont si délicats qu'il faut payer une repasseuse professionnelle. Elle est difficile à protéger de la pluie qui la frappe, du vent qui la fait tourner. Enfin, on reproche aux coiffes, et surtout aux collerettes, d'être froides au visage et au cou, à cause de leurs empois glacés. En somme, elles sont inadaptées au point de devenir une gêne.

Si l'on néglige ces inconvénients d'ordre pratique (et quels sacrifices ne consentiraient pas les femmes pour une illusion d'élégance!), que dire de la vergogne qu'éprouve la porteuse de coiffe à se voir regardée comme une bête curieuse! Les Bretonnes n'ont aucune vocation de cover-girls. Or, on a beaucoup abusé du kodak avec elles. D'autre part, l'invasion par les modes parisiennes des villages les plus reculés fait tomber les coiffes en désuétude. Les femmes notables, les « pennherezed » qui, naguère encore, donnaient le ton pour la coiffe, se chapeautent maintenant en ville, ce qui semble correspondre pour elles à une promotion en bourgeoisie. Il en résulte chez les autres, demeurées fidèles à la tradition, un complexe d'infériorité. Ailleurs, la coiffe est victime de l'inconfort ou de la cherté du

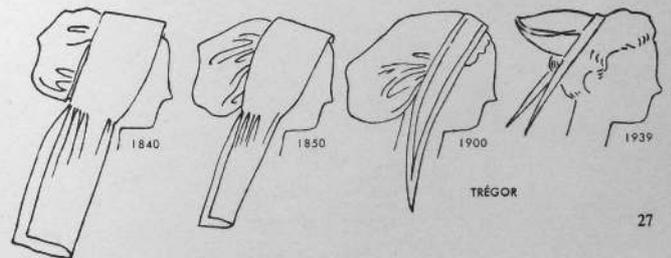
XI. CHIKOLODEN. — La « chikoloden » est portée dans les cantons de Plouescat, Plouzévédé et Saint-Pol. Coiffe dont le fond, non empesé, est pourvu de deux petites cornes, peu visibles ici, et maintenu serrée par une liette (rosasen). Les barbes se sont élargies. Elles se nouent ou s'épinglent assez bas sous le menton. On les laisse pendre pour entrer à l'église, on les relève pour manger. Coiffe sans prétention, un peu sévère, mais facile et pratique en somme. D'origine artisanale. Le nom de chikoloden est affecté aussi à la coiffe de l'île de Batz.



costume paysan tout entier. Enfin, l'exode vers les villes entraîne sa disparition pour de multiples raisons dont la plus valable est qu'elle ne signifie plus rien dès l'instant que celle qui la porte est sortie de son milieu. L'abandon à peu près total des costumes locaux masculins, déterminé par deux guerres de longue durée et les nouvelles conditions de travail faites aux hommes, n'a pas été sans peser lourdement dans la balance. A l'heure actuelle, il y a peu de jeunes filles à porter quotidiennement la coiffe. Nous ne sachions pas qu'il existe, sauf exception, des fillettes de sept ans à qui leur mère fasse présent de leur première « borleden », en grande pompe, le dimanche de Pâques. Il n'en reste pas moins que les coiffes s'en vont. Celles qui s'érigent encore, avec tout leur ancien prestige, sur les têtes des belles femmes de cinquante ans ne suffisent pas à donner le change.

En règle générale, quand une coiffe diminue régulièrement ses dimensions, c'est un aveu de déclin. On peut remarquer que les anciennes sont plus importantes que celles de notre temps. Mais il n'est pas vrai non plus

XII. TOUKEN. — La « touken » est la coiffe par excellence de l'ancien évêché de Tréguier. Son nom est vraisemblablement un sobriquet (touken : touque, dame-jeanne) inspiré par sa forme. Auprès des dentelles splendides et trop ornées parfois des autres terroirs, elle frappe par une légèreté et une simplicité qui ravissaient Anatole Le Braz. Sa mère la portait. Mais Auguste Dupouy déplore « la maigreur, la sécheresse de ces deux pointes latérales dont on ne voit pas la raison d'être ». On remarquera l'ampleur du fond, le net recul de l'ensemble vers l'arrière, au point que les barbes sont rejetées vers la nuque.





qu'elles se fortifient ou s'assurent en prenant de l'ampleur et de l'ornement. Auguste Dupouy constate que « la surabondance des dentelles et des broderies, merveilleuses, il faut en convenir, est un signe de décadence, comme le style flamboyant dans le gothique ». Et il craint que « ces costumes fastueux... ne soient de ces faux riches qui éblouissent pour cacher l'imminence de leur ruine ». Quoi qu'il en soit, il faut constater le recul des coiffes. Il y en a qui disparaissent d'un seul coup, comme un navire sombre corps et biens. D'autres font naufrage pièce par pièce, se réduisent à un fond, à un peigne courbe, et finissent par laisser le chignon nu. Après avoir résisté plus longtemps que celle des autres provinces, la paysannerie bretonne amène lentement les pavots de sa gloire.

CEPENDANT, si nous pouvons parler des coiffes bretonnes autrement qu'en archéologues, c'est qu'il en reste des milliers dans les paysages de notre vie. Si elles mettent un si long temps à s'en aller, c'est parce qu'elles sont plus qu'un vain ornement de femmes : le symbole d'une façon de penser et d'une façon de vivre. Si on les renie avec respect, c'est pour savoir trop bien qu'on sacrifie avec elles une image dans les yeux dont on ressent sourdement l'harmonie.

La coiffe, nous l'avons dit, est l'affirmation d'un groupe humain. Tant que ce groupe se différencie de ses voisins par quelque caractère profond, il s'en distingue également par des marques extérieures. La coiffe en est une. Sa décadence est un signe de nivellement. Mais elle signifie aussi un triomphe de l'individu sur le groupe. La femme bretonne porte ses coiffes moins pour elle-même que pour l'honneur de sa paroisse, le prestige de son « pays ». Elles sont, en quelque sorte, une partie d'un uniforme dont elle est plus ou

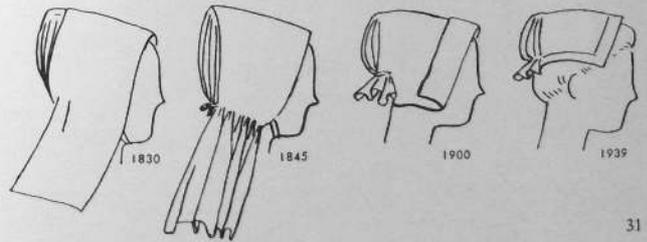
XIII. « KORNEK » DE BAUD. — La région de Baud (Morbihan) est l'une des plus riches en modèles de coiffes. Celle-ci, appelée « kornek » à cause des petites cornes qui en marquent le fond, est sans doute la plus belle de celles qui subsistent car, à la richesse de sa dentelle, elle joint l'avantage d'être extrêmement « coiffante ». Elle séduit, en outre, par ses proportions et la commodité de son usage. Des dames de la haute société, qui ne sont point Bretonnes, ni près de l'être, s'en parent pour les grands bals. Nous sommes tranquilles pour la « kornek ». Si un jour elle disparaît de Baud, nous la retrouverons ailleurs. A Paris, probablement. A l'origine d'une « création » de grand couturier.



moins esclave. Qu'elle soit brune, blonde ou rousse, de visage plein ou de profil aigu, il ne lui est pas permis de choisir, pour sa coiffure, des couleurs et des lignes qui mettent en valeur son type de beauté ou atténuent ses imperfections. Sa tête, vouée au blanc, doit s'accommoder des formes imposées. On a même pu dire, avec un brin d'imagination à la clé, que femmes et coiffes en arrivent, à la longue, à s'accorder avec la géographie de leur lieu d'origine : grasses et opulentes Fouesnantaises à larges collerettes en riches pays de vergers ; maigres filles de la montagne au chignon serré, à la cornette pointue dans les landes et les affleurements de schistes ; bigoudènes élancées dont la haute coiffe rivalise avec le jet du phare d'Eckmül. N'exagérons rien. Disons seulement qu'en abandonnant sa coiffe la femme reconquiert sa liberté, ou finit de la conquérir.

Mais peut-être renonce-t-elle, en même temps, à un rang social qui avait ses exigences, à une sorte de caste qui était la sienne et dont la destruction la rejette au sein du vulgaire. On pourrait soutenir, avec quelque apparence de raison, que la fin des coiffes locales est un retour à la situation

XIV. LORIENT ET VANNES. — Encore deux coiffes qui ont beaucoup perdu de leur ampleur. Les barbes ont totalement disparu, à moins qu'on ne veuille accorder le profit de ce nom à la liette étroite et courte qui en est l'utile semblant dans le modèle lorientais. Celui-ci n'a gardé qu'un fond réduit et un bandeau qui plane à tous les vents au-dessus des cheveux. A Vannes et Auray, la coiffe épouse un peu mieux la tête. Repliée au-dessus du front, elle s'y casse en angle obtus. Dans les deux cas, les ornements du cou sont bien compris en fonction de la coiffe.



ÉVOLUTION DE LA COIFFE DE VANNES ET AURAY





d'avant 1789. Elle sanctionnerait, pour ainsi dire, la prolétarisation d'une partie de la paysannerie, si l'on veut bien admettre que le costume et la coiffe étaient les armoiries d'une noblesse rurale.

En tout état de cause, la mort des coiffes mettra en question la dignité de la Bretonne. La coiffe l'oblige à une certaine tenue, dont elle ne peut guère se départir. Pour beaucoup de femmes d'aujourd'hui, du moins celles qui ont des occupations impératives, se *coiffer* consiste à se donner quelques coups de peigne hâtifs dans les cheveux courts ou à s'offrir une « permanente » qui, comme son nom l'indique, évite les soins quotidiens. Il n'est pas question de leur en faire grief. Nous voulons dire que pour « dresser » convenablement une coiffe, il faut d'abord peigner et lisser les cheveux longs, les disposer en coques, les ramener en chignon sous le bonnet ou les relever dessus, selon le type du terroir. C'est, ensuite, la pose des peignes, des velours, des nombreuses épingles, et enfin l'ordonnance compliquée des diverses pièces de la coiffe, sans compter les collerettes et les « modesties ». Nos paysannes le font, tous les jours de leur vie, avant de songer à traire les vaches, battre le beurre, faire le ménage et le repas des hommes, accoutrer la marmaille, prendre le chemin des champs avec le panier, la corde ou la faucille. Nous avons de bonnes raisons d'affirmer qu'elles rougissent de se laisser voir en cheveux à leurs propres enfants et combien elles se dépitent quand leurs coiffes se relâchent de quelque part. Elles leur apportent les plus grands soins, les lavent dans la meilleure eau, vont parfois jusqu'à les tremper dans le lait pour les blanchir, les font sécher sur la lande ou le pré vert avant de les confier aux mains expertes des repasseuses. Les plus pauvres ne supportent pas de coiffes sales. Elles sont moins exigeantes pour le reste. La coiffe demeure le symbole de leur respect de soi. Celles qui l'abandonnent perdent un peu le sens de la netteté. Aussi, passé un certain âge, les habitudes étant prises, ne peut-on se résoudre à la quitter.

XV. DEUX ILES. — L'île aux Moines, dans le golfe du Morbihan, a conservé une coiffe qui mérite encore ce nom parce qu'elle « coiffe » effectivement la tête. Elle comporte, à l'arrière, un curieux prolongement (bavolet ou barbes ?) qui se replie en queue de scorpion pour s'épingler au fond. L'ample fichu de cou n'est pas exempt d'une noble coquetterie.

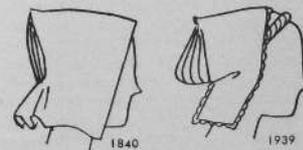
Quant à la lourde capeline de Bréhat, elle se montre à nous avec ses caractères originels. Mais, à la différence de la « jubilinen » de Sein, toute unie, nous remarquons ici une interprétation des éléments par fronces et richés.



Est-ce parce que la plupart des coiffes témoignent d'un goût inné et assurent celles qui les portent de ne pas commettre les fautes énormes à quoi l'on s'expose dans le choix d'un chapeau ! De fait, il faut préciser qu'en breton, comme dans l'ancien français, on appelle généralement « coiffes » (*ar c'hoefou*) un ensemble qui comprend la coiffe de tête proprement dite (*ar c'hoef*) et les collerettes, gorgerettes, rubans et cocardes qui la complètent. Or, il est aisé de se rendre compte que cet ensemble est harmonieux. La collerette de Pont-Aven, si seyante avec la coiffe du pays, n'irait pas du tout avec la « bigouden ». C'est si vrai que la « bigouden », autrefois pourvue d'une collerette, l'a abandonnée progressivement à mesure qu'elle-même prenait de la verticalité. Goût instinctif, inculte peut-être, mais sûr.

Il faut avouer encore que la plupart des coiffes donnent de l'allure. Elles obligent à marcher droit, à bien porter la tête et le buste. Elles dégagent la ligne du cou, donnent au visage sa pleine expression. Les jeunes y gagnent une incontestable vénusté, les vieilles du caractère. Les formes traditionnelles ont toujours quelque élégance dans le dessin, dans l'envol des ailes ou la retombée des barbes, dans la ligne savamment sinieuse des collerettes gaufrées. Et puis, il y a tout ce blanc immaculé, empesé, à la fois dur et doux à l'œil, générateur de belles ombres translucides. Les coiffes prennent leur valeur dans le paysage. Elles sont faites pour le plein air, le ciel et le vent, elles rendent sensibles les contrastes, font surgir, dans leur voisinage, des couleurs qui, sans elles, demeureraient indifférentes. La finesse de leurs dentelles, leurs jours délicats, leurs palpitations les libèrent du poids de la matière. Elles apparaissent comme l'accomplissement naturel d'un art mineur qui s'ignore et qui s'est épuré instinctivement au cours des générations. Est-ce négligeable ?

XVI. PAYS DE GUERANDE. — Deux variantes de coiffes accommodées d'un discret tour de cou en manière de fraise. La jeune fille de droite porte une coiffe dite « à pignon ». R.Y. Creston y voit un prototype, demeuré à l'état primitif au village de Saillé (Loire-Inférieure), dont l'évolution aurait donné la « bigouden ». Cette dernière est parvenue à son état actuel en passant à la verticale et en atrophiant ses barbes. Argument supplémentaire pour ruiner, s'il en était besoin, les interprétations symboliques et freudiennes que l'on a données de la fameuse « mitre » de Pont-l'Abbé.



SAILLÉ

Y A-T-IL un avenir pour nos coiffes ? Certaines ont disparu, mais ce n'est pas d'hier. D'autres se raréfient, nous sommes bien d'accord et nous avons dit pourquoi. Il se peut même que l'on fasse le tour de la Bretagne sans pouvoir, à aucun moment admirer les plus belles. C'est que les plus belles sont celles des grandes fêtes et ne sont sorties, même au beau temps de leur splendeur, que quelques fois par an, comme celle qui accompagne « l'habit de damas » de Plounéour-Trez. Le visiteur pressé ou malchanceux verra surtout les coiffes de tous les jours, les coiffes de travail. Serait-il assez naïf pour croire que l'on arbore les cornettes de gala pour aller aux champs ! Les « grandes coiffes » sont dans les armoires, attendant les pardons majeurs. Ni plus ni moins que les « créations » des modistes parisiennes, qui ne servent guère plus. Par ailleurs, toutes les coiffes, à bien y réfléchir, suivent le sort commun des parures de tête. Combien de jeunes filles, dans nos rues, portent habituellement chapeau, depuis la mode des cheveux courts !

Il y a des coiffes qui résistent vaillamment. Les Douarnenistes tiennent à la leur, bien qu'elles aient adopté, depuis belle lurette, le tailleur classique et même fantaisie. Une heureuse initiative individuelle a permis un nouveau départ à celle de Quimper, ou du moins enrayé son déclin, en lui donnant des proportions plus harmonieuses. La « bigouden », l'une des plus célèbres, poursuit ses étonnantes variations avec d'autant plus d'assurance qu'elle dispose, depuis quelques années, d'un étui en nylon qui la protège de la pluie. La dernière guerre a failli les faire tomber plus vite en les privant de l'empois nécessaire à leur repassage. Mais elles se défendirent, eurent recours à la Maizena et à l'eau de macaroni ! Il n'est pas jusqu'au toit ouvrant des voitures qui n'ait permis d'en sauvegarder quelques-unes. Depuis près de vingt ans, on a vu se fonder une centaine de Cercles Celtiques dont la première tâche fut de célébrer les danses de nos terroirs. Et la vue des belles coiffes sur les têtes des jeunes danseuses, aux fêtes de Cornouaille ou du Bleung-Brug, soulevant l'admiration de foules enthousiastes, n'a pas peu contribué à redonner aux Bretons eux-mêmes le sentiment de cette richesse. Toute jeune femme, comme telle grande actrice de cinéma, brûle de se parer, au moins une fois, d'une coiffe bretonne, parce qu'elle sait fort bien qu'elle ne saurait y perdre.

Mais tout cela permet-il d'espérer un avenir pour nos coiffes alors qu'elles apparaissent déjà comme une survivance, une lumière émanée d'un astre mort ? Peut-être ! N'y a-t-il pas toujours des cavaliers, quand l'ère du cheval est révolue ! Un luxe alors ? Pourquoi pas ! Si nous pouvions conserver les coiffes pour la parure des grands jours de Bretagne, elles remplaceraient avantageusement les aberrations éphémères des grands couturiers. En attendant que ces grands couturiers redécouvrent, avec le ravissement des âmes enfantines, la magie d'une ordonnance de dentelles sur une belle tête de femme. Et, ce jour-là, les coiffes bretonnes, toutes les coiffes, auront gagné la partie.

Pierre HELIAS.



CET OUVRAGE AVEC TEXTE DE PIERRE HÉLIAS ET ILLUSTRÉ PAR JOS LE DOARÉ A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER LE 19 MAI 1967, SUR LES PRESSES D'HÉLIO-LORRAINE A NANCY

LES CLICHÉS TRAITÉS PROVIENNENT DE L'OUVRAGE DE R. Y. CRESTON: "LES COSTUMES DES POPULATIONS BRETONNES"

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays
Dépôt légal 2^e trimestre 1967

Cette carte figure dans le premier tome de l'ouvrage de R. Y. Creston sur Les Costumes des populations bretonnes. Elle délimite 66 aires de répartition des modes en Bretagne. On remarquera que la diversité est beaucoup plus grande en pays bretonnant qu'en pays gallo et que le particularisme est plus net à l'ouest, où les coiffes résistent vaillamment de nos jours alors que leur régression est générale ailleurs. C'est pourquoi la plupart de celles qui illustrent ce recueil sont des modes du Finistère, département extrême. Leur densité y est encore grande dans certains terroirs, et leur originalité incontestable.



Coiffe de Saillé (Pays de Guérande)